

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

I

LA PLUME ET LE BATON DE PELERIN

L'aspect et les manières de cet homme ne révélaient ni son âge ni tout ce qui agitait sa vie. Arrogant et résolu, bien que quadragénaire, portant avec grâce des hauts-de-chausses et des habits tailladés, une toque garnie d'une plume et une épée de Tolède à la ceinture, c'était un bel homme au front haut et dégarni, à la barbe brun-foncé avec le reflet lumineux de l'un ou l'autre cheveu blanc, aux grands et énergiques yeux gris bruns, à la peau basanée et ardente, au nez effilé qui donnait à son visage maigre un certain air de Maure, à la bouche grande, sensuelle, aux lèvres rouges, et il avait des mains fines et nerveuses. On le disait doué de la double vue – parce que né le Vendredi Saint, à l'heure de la mort du Christ – et, à cette réputation populaire de virtuel découvreur de trésors et de faiseurs de miracles, on ajoutait l'audace, les aventures dramatiques et héroïques, les moeurs un peu libres et la réputation plus solide mais moins connue d'être, en outre, assez versé dans les belles lettres, bon mathématicien et marin remarquable.

Les longues heures d'attente à Logroño, afin de convenir avec le roi Ferdinand le Catholique –

qui chassait à Mansilla – des détails d'une expédition audacieuse, ces heures lui auraient semblé relativement insupportables s'il n'avait partagé le sort d'un ami de son goût, appelé dans cette vieille ville, en raison d'aspirations analogues même s'il ne s'agissait pas d'affaires identiques. Ce dernier était un militaire et un courtisan – mais pas l'un de ces efféminés qui allaient fleurir plus tard – ; c'était un homme à l'oeil scrutateur, aux minces lèvres ironiques et à l'expression simultanément curieuse et farouche. Il maniait la plume avec autant d'élégance que l'épée, dont il se servait depuis l'enfance, et on le considérait comme l'un de ceux qui cultivaient le plus remarquablement la langue espagnole en vers et en prose, et comme l'un des plus grands érudits de son époque.

Comme tous les jours depuis qu'ils s'étaient rencontrés, ils se promenaient lentement dans l'allée de peupliers qui borde l'Ebre, causant et profitant de la fraîcheur et de la solitude que l'heure matinale leur offrait. Absorbés par la conversation, leurs regards erraient, embrassant, sans les voir : le paysage ensoleillé, les façades blanches et les toits rouges de la ville, coupée par le fleuve et dominée, parmi d'autres tours vétustes, par la haute flèche séculaire de Santa María de Palacio ; les champs fertiles se répartissant entre vergers, vignobles, oliviers, terres donnant du pain ; les routes et les chemins poussiéreux et, là-

bas au loin, comme voilée par les derniers tulle du brouillard matinal, l'ondulation des montagnes, sur les versants desquelles hêtres et chênes enfoncent leurs racines, et qui, à l'Ouest et au Sud, préservent la région des vents du midi.

- *Répétez-moi ces vers, qui me plaisent tant* – dit le marin, en s'adressant au militaire et à l'écrivain.
- *Je ne les connais pas par coeur et je n'ai pas apporté l'opuscule* – répondit l'interpellé.
- *Si pas de tous, vous vous souviendrez de quelques-uns ... A fortiori qu'y sont dépeints comme sur un retable les infortunes de découvreurs et conquistadores des Indes.*
- *Conquistadores des Indes, oui, attendez ...* – répéta l'autre, comme faisant un effort de mémoire, pour réciter ensuite, avec une certaine emphase moqueuse :

Ceux qui font et apportent
sans savoir compter combien
nous mettent dans une si grande épouvante
que les pensées n'imaginent pas,
car elles ne peuvent évaluer autant ;
c'est pourquoi la Castille
peut faire figurer Séville,
parmi toutes les villes de chrétiens
c'est pourquoi les Castillans
peuvent l'assimiler à une merveille.
Il en sort, il y vient

des citoyens laboureurs
de pauvres faits seigneurs,
mais ce qu'ils gagnent ils l'ont
parce qu'ils sont de bons conquistadores ...

- *Cette partie contient des perles mais elle n'exprime pas le mieux ce qui me plaît – observa celui qui écoutait. – Continuez, continuez, don Gonzalo, car votre mémoire n'a jamais flanché.*

Bien que sautant çà et là l'une ou l'autre strophe qui lui échappait, sans attendre davantage de suppliques, le poète récita la composition :

Risquant leurs vies,
ils ont fait ce qui n'était pas pensable,
trouvé ce qui ne l'avait jamais été,
gagné des terres inconnues,
enrichi notre état,
rallié à notre cause tant de peuples,
de gens, auparavant inconnus,
et, ainsi qu'on l'a vu,
amené à se convertir au Christ
tant d'âmes perdues ...

- *Bien, vive Dieu ! – s'exclama le marin –. Allez, Oviedo, poursuivez !*
- *Pour ce qui suit — dit Oviedo — je parle d'un certain conquistador en particulier ... Mais il*

m'a donné tant de motifs de me fâcher que je ne veux pas répéter son nom désagréable :

... En luttant et en travaillant,
ne dormant pas mais veillant,
mangeant et buvant mal,
voyez s'il mérite d'avoir
ce qu'il a ainsi gagné en se querellant !
Il est vrai que ses gains
ont découlé de sa constance
qu'il voulut, par sa force,
pourvoir à sa vieillesse
grâce aux oeuvres de son enfance ...

- *Enfance pour jeunesse — expliqua le poète —. Le brodequin de la rime nous force à nous adapter. — Et il poursuivit :*

et il gagna lors de cette expédition
de ramener sa jambe cassée
avec ... le reste qu'il rapportait,
sans autre marchandise
si ce n'est sa personne armée ...

- *Ce "le reste qu'il rapportait" doit se référer au mal bien connu et malheureux qui amène à se gratter ? — demanda l'autre.*
- *"Tu l'as dit !" — répondit Oviedo —. Mais avec la fameuse huile de bois de Gaïac, qui ne sera jamais assez bénie, la Divine Providence a su*

nous donner, à côté de la maladie de ces terres, le remède qui la soigne et qui s'y trouve également. (N.d.T.)

- *Il aurait pu s'épargner un tel travail, nous épargnant à nous la maladie – objecta le marin de façon enjouée.*
- *Vous verrez là-bas – répondit Oviedo –. Mais les allées et venues ou les malheurs des découvreurs et conquistadores ne s'arrêtent pas à cela, car, comme je dis dans mes mauvaises rimes :*

*sur toute cette excellence
il y a mille méchants envieux,
médisans, menteurs,
qui veulent nuire
aux hommes vertueux !*

- *Vous non plus, ils n'ont pas cessé de vous dénigrer, don Juan – ajouta le poète.*
- *C'est bien vrai – répondit don Juan –. Et j'espère que vous devrez tailler votre meilleure plume pour le signaler également en détails dans les livres que vous écrivez avec tant de talent.*
- *Merci, mais le talent ne suffit pas ... Il existe, heureusement des ordonnances royales demandant aux gouvernants des Indes de m'adresser la relation exacte de tout ce qui se passe et qu'ils voient dans leurs*

gouvernements respectifs. Mais cela n'est pas non plus suffisant. J'ai l'intention de me rendre personnellement dans ces mystérieuses Indes, de les toucher du doigt, de connaître le secret de leurs forêts, de leurs montagnes, de leurs fleuves, et même de la faune qui les peuple ... car chétif, rabougri et sans saveur est le fruit de l'écrivain qui, sans l'avoir vu, rapporte ce que d'autres lui ont raconté ...

- *Mais Son Altesse ne vous a-t-elle pas promis?...*
- *Plus que promis ! Elle m'a confié le commandement d'**Española** (N.d.T. : ancien nom de Saint Domingue), où je serai son intendant des fontes d'or, charge honorable, qui rapporte et est tranquille, me permettant de tout voir et de me consacrer à mes études de prédilections. Il me tarde de me mettre en route ! Ce qui me motive – ici entre nous – ce sont peut-être non seulement mes inclinations de chroniqueur, mais ce qui m'attire surtout c'est l'amour des aventures ... mais, veuille le ciel que, malgré ce que disent les mauvaises langues, je ne sois pas guidé par la convoitise... Ce qui est curieux, imprévu, ce qui n'a pas encore été rêvé, voilà ce qui m'attire ... et j'ai l'impression que ce brave paysan de Juan Díaz de Solís est affecté des mêmes maux ...*

L'écrivain le dit non sans une certaine grâce,

qualifiant le marin de *paysan* parce que leurs deux familles étaient originaires des Asturies, d'Oviedo, même si le premier était né dans la ville de l'ours et de l'arbousier, alors que le marin affirmait être né à l'ombre de l'ancien château de Lebrija.

- *Oui – répondit don Juan – j'ai les mêmes faiblesses, je ne peux ni ne veut le nier. Dans ma bourgade arriérée de Lepe, je me sentais comme un poisson dans l'eau mais, ni la vie douillette et flemmarde, ni l'amour de ma femme et de mes enfants n'ont réussi à me retenir dès que j'ai entrevu la possibilité d'un grand voyage ... Il y a comme un désir ardent qui me pousse vers d'autres destinées ... C'est ainsi, également, qu'un jour, m'étant rendu au Portugal, il me valut ma disgrâce, me força à défier hommes et éléments, à défendre et laver l'honneur de mon nom et – seul péché que l'on ne me pardonne pas – à percevoir de ma propre main et avec violence ce que m'avait fallacieusement promis le Portugais (N.d.T. : roi Manuel 1^{er}), ayant secrètement l'intention de me rouler ...*
- *Je connais l'histoire – interrompit gravement Oviedo – et, de tout cœur, je compatis à vos infortunes ... Et, à leur propos, et sans malsaine curiosité, je souhaiterais savoir ... Mais vous me qualifieriez d'indiscret et je n'ose pas vous demander de telles choses ...*
- *Parlez ! Demandez ! ... Tout ce qui vient de*

vous à moi est permis, don Gonzalo !

- *Malgré tout, malgré tout ! Enfin, si j'étais votre biographe, ce que je serai si Dieu me prête vie, il est important que je sache jusqu'au plus insignifiant détail, par souci de vérité ... Eh bien ... d'après la rumeur populaire ... comment dirais-je ? les malheurs ont, à un moment donné, été plus forts que la volonté, et vous avez cherché le moyen de les oublier ... Il semble même que, dès ce moment, on vous a affublé d'un surnom pas très reluisant ...*
- *"Bofes de bagazo" (N.d.T. : bouffées de bagasse) n'est-ce pas ? – demanda Solís avec un sourire forcé.*
- *C'est cela, en effet ... Cela ne vous blesse pas trop que je l'ai répété ?*
- *Hé ! les dires, dont celui-ci, ont habituellement un fond de vérité. Par chance, on ne fait que soupçonner ... Je ne fais pas la fine bouche à une bonne gorgée de vin vieux ... Mais qui cela doit-il épouvanter sur la terre bénie du vin, ou qui peut, de nos jours et en ces lieux, me jeter la première pierre ? Quel marin, arrivant au port, avant de lever l'ancre, ne lâche pas un juron en papotant avec ses amis ? Mais, allons! on m'accorde plus de gloire que je n'en mérite en disant que mes poumons exhalent tellement que l'on me reconnaît à mon haleine. Non, don Gonzalo, je ne me suis pas noyé dans le vin, ce que j'aurais pu, étant donné*

mes chagrins ; j'ai cherché la consolation ailleurs ... et je l'ai trouvée. Mais, ensuite, ce fut en vain que, dans ma solitude de Lepe, je tente de me consacrer à l'étude des sciences et des lettres, de me complaire en compagnie de sages dont l'amitié, comme la vôtre, est séduisante et admirable ... Les livres me semblent à présent glacials et creux, ombre d'ombres, par rapport à ce que peut m'offrir l'aventure, et les doctes amis exaspèrent ce que j'appelle ma curiosité ...

- *Nous avons les mêmes faiblesses, comme vous disiez il y a un moment – murmura Oviedo.*
- *Oui, don Gonzalo ! – continua Solís – Je me vois de nouveau en voyage vers les Indes, et ce rêve suffit pour que ma poitrine se dilate et que mon coeur batte avec la vigueur de mes vingt ans.*
- *Dieu vous accorde de grands exploits, et que je vive pour les raconter et les chanter ! – s'exclama Oviedo.*

Absorbés dans leurs pensées, ils promènèrent tous deux le regard sur le paysage sans l'arrêter nulle part, sans voir autre chose que leur rêve intérieur. Après une pause prolongée, le chroniqueur finit par parler sur le ton de la conversation familière :

- *Après Colomb – dont j'ai fait la connaissance quand les Rois (N.d.T. : Ferdinand d'Aragon et*

Isabelle de Castille) l'ont reçu avec tant d'honneur à Barcelone, très loin de soupçonner et de craindre tout le mal qu'on lui réservait —, après un homme si remarquable, que mes yeux d'enfant admirèrent et fixèrent pour toujours dans ma mémoire, d'autres hommes, courageux comme vous, entreprirent des voyages risqués et firent des découvertes prodigieuses. Quelques-uns, et particulièrement vous, n'ont pas eu leur équivalent, on ne peut trouver quelqu'un à leur comparer, à moins d'être prince ; parce que les rois savent et peuvent donner tout ce qui leur plaît : des villes, des états, des seigneureries et d'autres grandes choses ; mais à des hommes que nous avons vus pauvres hier, ce qu'ils avaient étant fort peu, le courage suffit ; j'en ai tellement que je n'en connais de semblable à notre époque ni à d'autres !

- N'est-ce pas l'enthousiasme qui vous anime ? Car il s'amplifie habituellement de façon excessive.
- Non, non : je me borne à répéter ce que cette même main a écrit pour l'étonnement et l'admiration des gens à venir.
- Est-ce que je ne pourrais pas prendre connaissance de ces écrits dès à présent ? Cela me ferait tellement plaisir !
- Je suis en quelque sorte pieds et poings liés et

je ne peux pas vous donner satisfaction, même si je le voulais. Mais, en temps voulus, vous en prendrez connaissance. J'y parle, bien sûr, de Colomb, don Cristobal, qui – primus inter pares – seulement guidé par la main de Dieu et son savoir humain, découvre les Indes insoupçonnées et ajoute à la couronne de Castille des îles et des terres d'une singulière richesse ; et, avec lui, j'y parle de don Diego et de don Fernando Colomb, comptant au nombre de mes amis très chers. Je n'y oublie pas non plus un de vos amis et de mes amis illustres, Vicente Yáñez (Pinzón), découvreur du golfe de Paria (N.d.T. : entre Trinidad et le Venezuela) et des côtes de la Guyane, où il a



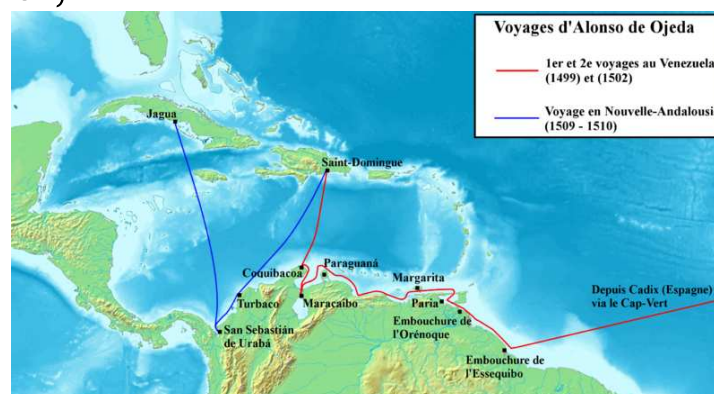
mis le pied malgré de féroces indigènes : ni des

autres Pinzón (**N.d.T.** : Martin), qui l'ont concurrencé sans l'éclipser ...

- Comment auriez-vous pu les oublier, ou d'autres, beaucoup moins renommés ? ...
- Cela arrive. Que voulez-vous ? La justice est "rara avis" en ce monde ... Mais je n'oublie personne volontairement et il me semble difficile que quelqu'un échappe à ma notice ou ne figure pas dans les documents que je possède et étudie avec amour ...

Il oubliait sans doute que, quelques minutes plus tôt, il avait omis délibérément le nom de celui qui lui avait inspiré ses vers ...

- *Diego de Lepe* – poursuivit Oviedo – qui débarque sur des terres extrêmement lointaines, à des centaines de lieues vers le Sud (**N.d.T.** : il explore les côtes du nord-est du Brésil) ; *Rodrigo de Bastidas* (**N.d.T.** : il explore le Panama et la Colombie), qui parcourt les plages découvertes par (Alonso de) Ojeda et débarque à Carthagène des Indes ; le même Ojeda, qui répète un voyage admirable et parvient au fond du golfe du Mexique ;



à nouveau le grand Amiral (**N.d.T.** : Christophe Colomb) qui, déjà âgé, traverse une dernière fois (**N.d.T.** : quatrième voyage) l'Océan pour adresser à ses Indes l'ultime au revoir ... Que d'exploits et que de grandeur ! ...

- Les premiers oui. Mais les autres ? Le chemin étant trouvé, est-ce que cela ne consistait pas, simplement, à mettre le cap ?
- Ne vous humiliez pas par modestie, don Juan, car ce fut également un très grand exploit quand vous avez atteint avec Vicente Yáñez ce que (Amerigo) Vespucci a appelé le cap Saint-Augustin (**N.d.T.** : 8° de latitude Sud, au large des côtes brésiliennes), les terres où Diego de Lepe a combattu, le quarantième degré, que personne ne pensait atteindre ... Qu'importe que d'autres aient ouvert la porte, si on trouvait au-delà le mystère et le danger et que les défier était une prouesse ! ...
- Cependant il y en eut d'autres qui ...
- Je sais aussi – interrompit Oviedo –, je connais ce qu'ont fait Ojeda et Diego de Nicuesa en tant que fondateurs de Darién (**N.d.T.** : Panama), Juan Ponce de León, découvreur de la Floride, et tant d'autres ... Oh! l'étendard de la Castille, ami don Juan, flotte plus haut que jamais, grâce au courage de vous tous, grâce à votre intrépidité, grâce à votre pugnacité ...
- Je me référais aux Portugais ... – insinua Solís

avec une certaine amertume.

- *Oui – répliqua Oviedo, hargneux – les Portugais ne s'en sont pas mal tirés ... On ne doit pas mépriser le concurrent car, ce faisant, loin de les rehausser, on dédaigne ses propres mérites ...*

Et, avec un accent ironique, où transparaissait le dépit, il continua :

- *Des coups de vents et des courants menèrent Pedro Alvarez Cabral à l'aveuglette vers des terres et des îles qu'il ne cherchait pas, à Vera Cruz du Brésil ... Amérigo (Vespucci), en revanche, qui sait où le bât blesse et qui servait alors le roi Manuel, ne s'aventurait pas follement lorsqu'il laissa derrière lui le cap Saint-Augustin et descendit à des centaines de lieues vers le Sud, jusqu'à découvrir la baie de Tous les Saints, je ne me souviens plus si c'était lors de son premier ou de son deuxième voyage (N.d.T. : troisième voyage, de 1501, accompagnant Gaspar de Lemos) ... Et ils ne sont pas non plus négligeables les mérites du premier vice-roi des Indes portugaises (N.d.T. : d'Asie !), don Francisco d'Almeida, ni ceux du fameux Tristan da Cunha, que Dieu rendit soudain aveugle (N.d.T. : 1504), comme postposant ses desseins, seulement réalisés quand la miséricorde divine lui rendit la vue (N.d.T. : 1506) ...*
- *Vous êtes caustique, don Gonzalo – dit son*

interlocuteur, comme s'il n'était pas conscient de l'y avoir lui-même incité.

- *Eh bien, vive Dieu ! Tout cela est-il comparable avec ce qui a été accompli par les hommes, que j'encense dans mes écrits, si grands que, en ne faisant que parler d'eux, mon nom peut durer éternellement, comme perdure celui de Plutarque ? ... Il est singulier l'amour avec lequel j'étudie et vis leurs exploits, mais je manque souvent de sources dignes de foi ... Ainsi, au nom de notre bonne amitié, je vous prie, don Juan, de ne rien me laisser ignorer de votre vie et de ne me cacher aucun de vos projets car, aboutis ou non – les grands essais sont une semence et un exemple –, ils passeront à la postérité dans mes livres ...*

Celui qui parlait était le capitaine don Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, écrivain au style personnel et éloquent – que l'on lit encore de nos jours (N.d.T. : 1927), comme il le présumait –, commençant à l'époque à composer la célèbre "**Histoire naturelle des Indes**" (N.d.T. : 1526). Dans son enfance, il avait été page et compagnon chéri de l'infant don Juan ; en tant que tel il avait assisté – il n'avait que quatorze ans en 1492 – au siège et à la prise de Grenade par les Rois Catholiques (N.d.T. : Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille) et, l'année suivante, à la réception solennelle qu'ils réservèrent à

Christophe Colomb à Barcelone. Déjà alors, le



jeune garçon manifestait un grand amour pour les lettres, ce qui fit de lui un érudit et lui donna bientôt une telle maîtrise dans l'art d'écrire que, sans s'arrêter à son inexpérience, Gonzalo Fernández de Córdoba, le Grand Capitaine, l'emmena comme secrétaire en Italie, où il guerroyait. En Italie, il fréquenta des hommes savants comme le fameux géographe vénitien Giovanni Battista Ramusio, avec qui il entretint, à partir de ce moment-là, une correspondance épistolaire concernant des sujets scientifiques *"qui ne pouvait qu'être utile et profitable pour tous les deux"*, à ce qu'affirme

orgueilleusement Oviedo. Accompagnant le Grand Capitaine et alternant épée et plume, plume et épée, il vit croître la réputation de son nom, grâce tant à son intelligence qu'à sa hardiesse, de telle sorte que, quand en 1507 – doña Isabelle étant décédée – Fernández de Córdoba regagna l'Espagne, rappelé par le régent don Ferdinand, le monarque, auprès duquel il était tombé en disgrâce, n'attendit pas ses sollicitations pour nommer chroniqueur du Royaume le savant jeune homme, le rémunérant avec plus de largesse que d'habitude – car il était taxé par beaucoup de ladre – et il le chargea de rédiger un grand livre sur les nouvelles Indes. En préparant cette œuvre, il avait pris contact avec des navigateurs et des conquistadores, et parmi eux, avec un marin expérimenté comme Juan Díaz de Solís. Dès leur première rencontre et, bien que Oviedo fût d'un naturel indocile et farouche – ainsi que le démontra plus tard la cruauté de sentiments et la convoitise dont il se défendait préventivement –, une mutuelle inclination naquit entre eux, se transformant bien vite en amitié intime, devenue encore plus étroite lorsque des tendances communes et des aspirations analogues les réunirent à Logroño.

Entretiens, au terme de leur promenade et pour se mettre à l'abri de la chaleur qui redoublait, ils avaient fini par s'asseoir à l'ombre d'un chêne et poursuivaient leur conversation avec intérêt.

- *Tandis que vous passiez en revue les voyages des découvreurs des Indes, tout en laissant de côté ce qui me concerne – disait Solís – vous me rappeliez la grâce austère de ce Plutarque que vous avez cité mais, simultanément, se présentaient à mon esprit les terres évoquées, jusque dans leurs moindres détails, et l'idée tenace s'imposait une nouvelle fois à mon cerveau qu'il manque à ce monde un trait d'union, un élément commun qui doit exister, cela ne fait pas de doute pour moi, même s'il nous échappe encore parce qu'inconnu.*
- *Dites, dites, pardieu, car je sens que nous l'entrevoions !*
- *Eh bien, en y réfléchissant, j'acquies de plus en plus la conviction que tant d'îles et de côtes comme celles qui ont été découvertes ne peuvent pas être de simples accidents capricieux surgis de la mer et pas davantage de tristes et rares restes de l'Atlantide de Platon, mais bien – comme certains écueils qui annoncent habituellement la proximité de la terre ferme – des signes palpables d'un véritable continent, peut-être de cette même Atlantide perdue et non retrouvée ... La raison me dit que – même si je me trompais – l'erreur elle-même serait glorieuse parce que, forcément, au lieu de la terre ferme que je cherche, je ferais, en me trompant, une aussi remarquable découverte que le passage vers*

les Indes Orientales ...

- *Bien raisonné ! – s'exclama Oviedo –. Il n'y a pas longtemps, à Madrid, en bavardant avec le pilote Andrés de Morales, compagnon de Colomb et de Rodrigo de Bastidas, et avec Pedro Mártir de Anglería, chroniqueur comme moi, je leur ai affirmé, avec l'approbation de Morales que, à mon avis, les terres des domaines de Castille là-bas ne sont pas des îles mais bien un grand Continent ... Mais continuez.*
- *Oui. Il n'y a pas mieux : ou ce sont toutes des îles et, forcément, il y aura un passage entre elles, ou, comme nous le pensons tous les deux, il y a là-bas un Continent qui s'étend du tropique jusqu'au pôle ...*

Oviedo avait fixement regardé Solís jusqu'à ce point, partagé entre l'admiration et le doute ; mais, en entendant ses dernières paroles, se remettant involontairement debout, il s'exclama:

- *Ou un passage ou de la terre ferme ! Vous avez raison ! Il n'y a pas mieux ! ... Quand partez-vous ?*
- *Dès que cela conviendra à Son Altesse ... Mais pas un mot à qui que ce soit, don Gonzalo !*
- *Soyez sans crainte. Je suis bien conscient que, pour le bien de tous, cela*

doit rester secret ...

- *Et a fortiori, il faut que la nouvelle n'éveille pas la vigilance ou, plutôt, la convoitise du Portugal, qui souhaiterait se servir à son seul bénéfice du traité de Tordesillas.*



Il y a ici même des yeux, rivés sur moi, qui me guettent, comme s'ils soupçonnaient ...

- *Il doit en être ainsi ! Vous connaissez le dicton : "Dans les champs de Logroño, le démon se promène toujours librement". Et le démon qui vous montre son sabot est, sauf erreur de ma part, don Juan Méndes de Vasconcelos ...*
- *Précisément ! L'ambassadeur du roi Manuel lui-même, qui se vante tellement d'être habile et astucieux.*
- *Prenez garde ! Car don Ferdinand ne veut pas mécontenter son gendre.*
- *Oui, mais Son Altesse veut aussi, grâce à Dieu!, que sa volonté soit faite, et il en sera*

ainsi, malgré les manoeuvres de l'ambassadeur. Il en sera ainsi, je le répète, que ce soit au prix d'une diplomatie avisée, que ce soit ouvertement et résolument si les subtilités de la politique ne suffisent pas ...

- *Vous en parlez comme si c'était chose faite ...*
- *Elle n'est pas fort loin de l'être, effectivement. Aujourd'hui Francisco de Torres, frère d'Ana, mon épouse, doit arriver à Logroño ... Je crois que vous le connaissez et le tenez pour un bon pilote et un homme de bien ... Eh bien, j'ai fait appel à lui pour le charger des premières démarches pour l'armement de vaisseaux et le recrutement d'équipages ... J'attends, d'un moment à l'autre l'autorisation annoncée du Roi.*
- *Holà, holà ! Et vous me taisiez cela !*
- *J'y étais contraint.*
- *Bon choix que ce Torres : Je l'estime beaucoup, tant comme homme que comme navigateur et, en tant que parent, il sera votre très digne second.*
- *Il est mon confrère plus que mon beau-frère.*
- *Mais ces premières démarches ne sont-elles pas prématurées ? L'ordre de Son Altesse ne risque-t-il pas de se faire attendre ?*
- *Le Roi n'attend qu'un événement quelconque qui lui rende ou semble lui rendre sa liberté d'action par rapport au Portugal. Mais si cela ne se produit pas, naturellement ou provoqué*

par le Portugais, qui nous empêche de le susciter ... ou de l'inventer dans le pire des cas ?

Oviedo hochâ la tête affirmativement – lui aussi connaissait don Ferdinand – et, après un court silence, il demanda :

- *Comptez-vous entreprendre un voyage de longue durée ?*
- *D'un an, aller-retour ... Il ne s'agit, cette fois, que de vérifier de près laquelle de mes conjectures est la bonne et laquelle est la mauvaise ... Dans n'importe laquelle des deux hypothèses, je reviendrais aussitôt pour chercher des renforts en hommes et en navires ...*
- *Méfiez-vous des manoeuvres sur terre, don Juan. Pardonnez-moi, en tant qu'ami, de vous dire : vous êtes un navigateur incomparable mais pas un général aguerri et prudent, qui sache tout prévoir. Une chose sont les écueils et les bancs de sable, une autre les embuscades et les pièges à terre ... Contentez-vous, pardonnez-moi, d'être le grand marin que vous êtes ... Et, là-dessus, je prendrai congé de vous. Qui sait si nous reverrons ici-bas ! ... Je crois que je quitterai aujourd'hui même Logroño pour l'endroit où la Providence me conduira. Au revoir, mon ami, et que Dieu vous accompagne ...*
- *Prenons-nous dans les bras, Oviedo, et à très*

bientôt, j'en suis sûr !

- *Qu'il en soit ainsi !* – dit le chroniqueur, en serrant Solís dans les bras.

La brise matinale était complètement retombée et le soleil dardait ses rayons, la chaleur devenait étouffante. Les deux amis se séparèrent sans ajouter une seule parole, plongés dans de profondes réflexions, comme s'ils prévoyaient que ce serait leur dernière rencontre.

© 2016, Bernard GOORDEN, pour la traduction française

Notes du traducteur (N.d.T.) :

L'huile de bois de Gaïac pour la vérole :

<http://coursneurologie.free.fr/verole.HTM>

Gonzalo Fernández de Oviedo (1478–1557),
De l'histoire naturelle des Indes (General y Natural Historia de las Indias), voir :

<https://www.wdl.org/fr/item/7331/>

"Bofes de bagazo", voir page XXV in
TORIBIO MEDINA, José ; ***Juan Díaz de Solís. Estudio histórico*** ; Santiago de Chile, impreso en casa del autor ; 1897, CCCLII + 252 p. (segundo libro : documentos y bibliografía)

<http://booksnow1.scholarsportal.info/ebooks/oca9/32/juandazdesol00medi/juandazdesol00medi.pdf>

Carte *golfe de Paria* : NordNordWest, Lizenz: Creative Commons by-sa-3.0 de, CC BY-SA 3.0 de, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=41101645>

Carte des voyages de Alonso de Ojeda : https://commons.wikimedia.org/wiki/File%3AViajes_de_Alonso_de_Ojeda.PNG